

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 28

Artikel: Farceur d'huissier ! : scène vaudoise contée à propos du centenaire vaudois : [1ère partie]
Autor: Cérésolle, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

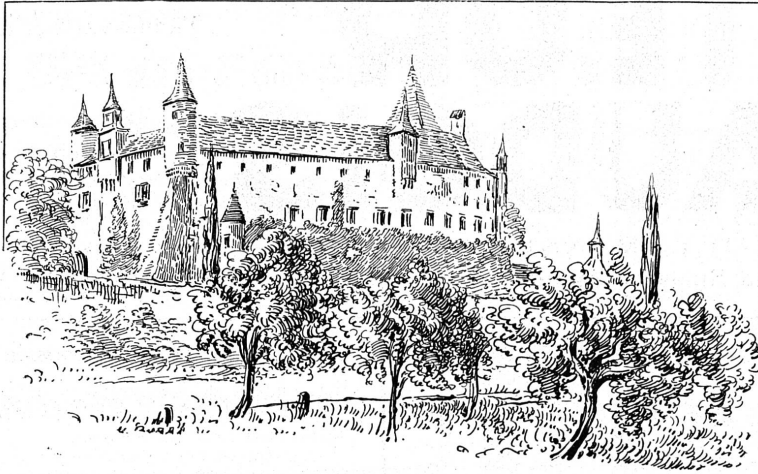
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



POUR LE CHATEAU D'ORON

MERCREDI soir, dans une assemblée tenue dans la salle du Tribunal d'Oron, sous la présidence de M. Serex, préfet, s'est constituée une « Association pour la conservation du château d'Oron et de ses collections ». Après une introduction de M. Henri Kissling, géomètre à Oron, résumant l'histoire du château et exposant les faits récents qui ont provoqué cette assemblée, celle-ci a adopté ses statuts, préparés par M. W. Gilliéron, notaire, et nommé un comité provisoire qui doit, pour une prochaine séance, préparer un programme financier. Une très minime cotisation sera prévue pour les membres de l'association, afin de permettre l'adhésion de toutes les personnes désireuses de donner leur appui moral à l'initiative.

Choses et Autres.

ON CIRCULE A GAUCHE

NOUS avons beau ne pas apprécier les machines à cause de tout ce qu'elles dépotent dans la vie, nous sommes des êtres machinaux qui exécutons des gestes machinaux.

Ainsi, instinctivement, dans notre pays, nous savons croiser les passants sans qu'une collision se produise et nous nous rangeons du côté qu'il faut sur la chaussée quand passe un attelage. Tout cela est instinctif.

Mais, qu'on franchisse une frontière et qu'on s'en vienne dans un pays inconnu jusqu'alors, quelque chose nous trouble dans la rue, la sécurité n'y est plus. On ne traverse pas un pont, on ne circule pas sur un trottoir, on ne descend pas un escalier sans se rendre compte que ce n'est pas ça. Pourquoi? Parce que dans ce pays, on circule à gauche, tout simplement.

Alors, en taxi, on a une impression d'insécurité à chaque carrefour et à chaque tournant. On a peur de ce dépasseur qui prend la droite, on s'attend toujours à un accident. Et les piétons, dûment stylés, font de même et, bien entendu, sur les trottoirs étroits, dans les rues fréquentées, des bousculades se produisent entre droitiers et gauchers. Cela vaut aux malheureux droitiers quelques apostrophes dans une langue que, d'ailleurs, ils ne comprennent pas.

Tout de même, je plains les pauvres automobilistes de chez nous qui viennent s'égarer dans ce pays. Ils doivent se faire une nouvelle religion en faisant timbrer leur passeport.

Maintenant, quand je me heurterai, sur un honnête trottoir de l'Helvétie à un passant qui veut me croiser à gauche, je saurai de quel pays il vient.

Lisette.

LE SPORT CONTEMPORAIN

AVEC l'avènement du professionnalisme en matière de sport, le public s'est peu à peu habitué à ces sortes de comédies que sont parfois les grandes compétitions.

Cependant, quelque chose répugne dans l'accouplement des mots: « sport » et « professionnel ». Le mot lui-même refuse cet adjectif. Mais

Ce premier contact a été très encourageant pour l'œuvre entreprise. Plusieurs intéressantes personnalités représentaient les bords du lac et la vallée de la Broie, ainsi que la partie du district d'Oron située dans le Jorat. D'Oron même et de ses environs immédiats, ce sont surtout des éléments jeunes des familles enracinées dans la région qui ont manifesté leur intérêt pour cette importante question. Et cela est très réjouissant. A noter aussi la présence d'un petit détachement de la troupe des Bourla-Papey de 1930. Lecture a été donnée de lettres d'adhésion de personnes habitant au dehors du district. Tout donne l'impression que le mouvement pour le château d'Oron est bien lancé.

en connaît-on bien la signification? Pour beaucoup de gens, en effet, « sport » est un mot anglais, un mot dont le sens n'est pas très précis, puisqu'il est étranger. Eh bien! détrompez-vous! Sport est un mot très français. Ceux qui ont l'habitude d'étudier les vieilles chroniques ont rencontré bien des fois la phrase classique où l'ancien mémorialiste explique que tel seigneur avait l'habitude de se « desporter », ce qui voulait dire se délasser en s'adonnant à des jeux physiques. Se délasser c'est précisément chercher un dérivatif à ses soucis et à ses occupations professionnelles. Le sport est donc la dernière chose qui puisse être élevée à la dignité d'une profession.

Mais allez donc chanter cela à tous ces fervents sportifs pour qui d'ailleurs le sport se réduit à lire le lundi dans leur feuille favorite les résultats des matches! Ils ont leurs coureurs et boxeurs préférés et ils jouent sur eux comme on joue sur des chevaux. Peu leur importent les discussions « amateurs » et « professionnels ».

Pourtant parfois quand la mesure déborde, le public se révolte. Et c'est l'aventure que vient d'éprouver le fameux Rigoulot, « l'homme le plus fort de France ».

Un impresario avait organisé en Suisse une « tournée Rigoulot ». A Genève, Rigoulot avait « rencontré » l'Allemand Pelener et l'avait battu après une belle résistance.

Le lendemain, il se « heurtait », à Lausanne, au Belge Amberge.

Mais quelle ne fut pas la surprise des fanatiques qui, désireux de revoir leur idole, s'étaient payé le déplacement de Genève à Lausanne, en constatant que « Pelener » et « Amberge » formaient un seul et même personnage!

Non, vraiment, on avait exagéré! Et si bas que soit tombé le sport, on n'accepte tout de même pas qu'il se ravale effrontément au niveau des spectacles forains.

LE GRAMOPHONE ET LE PIANO

Fable.

Oui, ce beau piano
— Erard ou bien Gaveau —
Devint, le pauvre, aphone,
Le jour où, sans raison,

Un vilain gramophone
Choisit cette maison
Pour lieu de résidence.
— Ah! vraiment, quelle outrecuidance!
Mon ancêtre est le clavecin,
J'ai donné l'éclatante gloire
Au grand, à l'immortel Chopin
Qui composa ses mazurkas sur mon ivoire!

Paderewsky
Et Brailowsky
Sont tous deux devenus illustres,
Andante, puis andantino,
Parce qu'ils ont, durant des lustres,
Avec amour, étudié le piano.
Et l'on m'oublie, et l'on m'ignore,
On préfère ce mirli-flore!
N'aura-t-on point d'égard pour mon passé?
Et resterai-je seul et délaissé?

Le gramophone, à ces paroles,
Amusé par ce désarroi,
Répondit: — J'achève la Baccarole
D'Offenbach, et je suis à toi...
Et, quand l'instrument mécanique
Eut du disque extrait la musique,
Il dit: — Si j'ai plus d'un admirateur,
C'est que pour charmer l'auditeur,
Je n'ai, moi, besoin de personne.
Il faut, afin que tu résannes,
Qu'un humain,
De sa main,
Sur ta touche,
Touche.

Rejoins les instruments anciens,
Car au passé tu appartiens!
Le gramo se remit à une mélodie;
Le piano, triste, écoutait avec envie,
Quand, soudain, le ressort cassa...
L'appareil de jouer cessa.

L'orgueil souvent fait cette farce.
On se croit très supérieur à son comparse...
Illusion! Car quelque chose de plus fort
Joue envers nous le rôle du ressort.

Pierre Addor.

A la Poste. — Ça se vend tout de même cher ces timbres à deux sous!

— Mais, si vous voulez, j'en ai à cinq centimes.

FARCEUR D'HUISSIER!

Scène vaudoise contée à propos du centenaire vaudois.

DANS un des numéros du célèbre calendrier de Franklin, intitulé le *Bonhomme Richard* (année 1731, si je ne me trompe), je me souviens avoir lu jadis cette parole mordante: « Trois femmes peuvent garder un secret pourvu qu'il y en ait deux de mortes ».

Cette boutade impertinente à l'adresse de la plus gracieuse partie du genre humain me revient à la mémoire au moment de conter ce récit.

Celui-ci repose sur un fait de joyeuse humeur, et qui, — vers l'année 1803, — aurait eu une des communes de la paroisse de X pour théâtre.

— Voici de vieilles notes de famille sur cette affaire, me dit le 9 janvier 1902, chez moi, M. V. D., huissier actuel de cette commune, en me remettant un manuscrit. — Faites-en ce que vous voudrez. Ces pages sont vôtres; déchiffrez-les; elles n'ont jamais été publiées.

— Grand merci, mon cher, lui répondis-je. Ayant entendu parler jadis de la légende ou du fait auquel ces notes se rapportent, je serais fort aise d'être exactement renseigné et de mettre une fois pour toutes ce récit au clair.

Deux personnages se trouvent ici en scène. Ce sont, d'une part, l'huissier municipal *Vincent-Pierre David*, excellent et malicieux fonctionnaire, et *Marguerite*, son épouse, femme un peu vive, excellente ménagère, mais déplorablement bavarde.

Un lundi de juin, l'honorable huissier avait été occupé, dès la matinée, par une longue et laborieuse séance municipale. On le vit, ce jour-là, rentrer au logis fort en retard pour dîner. Au moment où il franchit le seuil de sa cuisine, il fut reçu par sa femme en ces termes:

— Mais, mon Vincent, qu'est-ce qui t'arrive ?
 — Eh bien quoi, Marguerite ? Qu'y a-t-il ?
 — Si en retard, Vincent ! Mais qu'ont-ils donc tant pu avoir affaire en municipalité, aujourd'hui, pour que tu reviennes à ces heures ?

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? Les femmes n'ont pas besoin de tout savoir ; d'ailleurs, je n'en sais rien, moi.

— Comment ! tu n'en sais rien !... Alors, à quoi cela peut-il bien nous servir que tu sois le premier serviteur de la municipalité, si ta femme n'est pas mieux renseignée que les autres ?... Du reste, ne m'as-tu pas dit souvent ce que ces messieurs avaient discuté et décidé ?... Pourquoi me ferais-tu aujourd'hui des cachotteries ?... Ce ne serait pas gentil.

— Si j'ai des raisons, Marguerite, pour me taire, c'est que tu vas beaucoup trop souvent raconter dans le village ce que je te dis ; alors il résulte de tes propos que je passe pour un billard, et que, par trois fois déjà, monsieur le syndic a dû me remettre à ma place... Tu dois comprendre que ça commence à m'en...nuyer.

— Eh ! ta ! ta ! ta !... peut-on parler ainsi ? s'écria Marguerite bruyamment, en relevant avec une dignité froissée son tablier bleu... Je n'ai pourtant jamais dit grand-chose, moi, si ce n'est quelques petits renseignements, ici ou là... Mais je te jure, mon Vincent, que, pour aujourd'hui, je ne piperai pas le mot sur ce que tu vas me dire car tu ne me feras pourtant pas le chagrin de ne pas aller me conter ce qui s'est passé dans cette longue séance de ce matin. Vous êtes, pardine, restés beaucoup trop longtemps pour qu'il ne se soit pas produit quelque chose d'extraordinaire... Allons, parle.

L'ancien huissier ne répondit d'abord rien du tout.

« Il y a, pensa-t-il, dans les ménages, de ces bourrasques qu'on sent venir, de ces coups de vaudaire qu'il faut savoir parer ; alors l'homme d'escient se dit : Çaï-s-té !

Vincent-Pierre David prit sa pipe, — conseiller et confidente discrète des moments difficiles ; il la bourra longuement, puis, regardant attentivement du côté d'une grosse cafetière, posée sur ses trois pieds, près du foyer, il parut réfléchir d'une façon profonde... Tout à coup, un éclair de malice illumina ses yeux gris.

— Ah ! si j'étais sûr, dit-il à sa femme, que tu puisses aujourd'hui tenir ta langue, je te dirais...

— Oh ! que tu puisses en douter !... Tu m'offenses, Vincent.

— J'ai mes raisons pour être prudent... Cependant, comme il s'est passé en effet quelque chose de très important en municipalité, ce matin, et comme il s'agit d'une affaire qui vous touche de près, vous autres femmes, je veux bien te dire la chose, mais à la condition — nom de sort ! — que, cette fois, Griton, tu n'en diras pas un mot, dans le village, à âme qui vive... Me le promets-tu ?

— Alors !... tu peux croire. Raconte seulement... Mon dieu, que tu es jolie, quand tu es gentil !

Elle se rapprocha de lui et lui fit un semblant de caresse.

— Eh bien donc, dit l'huissier avec un air de mystère et en s'assurant si la porte était bien close, tu sauras, ma Griton, — ô vilaine misère ! — que la récolte du café a, paraît-il, complètement manqué, cette année, dans les colonies ;... c'est un désastre, et comme qui dirait, chez nous, les vignes gelées !... Aussi le café va-t-il être, dans peu de temps, hors de prix.

— Mon père, est-il possible ! que me contes-tu là ?

— Oui, ces messieurs ont dit qu'il faudra payer le café six francs la livre, sans parler du prix de la chicorée. Aussi, la municipalité, estimant qu'une consommation dans ces conditions serait la ruine des ménages, a-t-elle pris une grave mesure : elle vient de décider, ce matin, que toutes les cafetières de la commune seraient annulées dès demain. Dans ce but, elle va en-

voyer dans le village deux délégués, avec deux agents de police, pour poser les scellés sur toutes les cafetières. En outre, elle se réserve le droit de procéder à une visite domiciliaire pour faire l'inventaire des vieilles cafetières remises dans les galetas, afin de sévir contre quiconque chercherait à se dérober à la décision prise.

— Quelle affaire ! s'écria Marguerite... Canceled nos cafetières ! Mais, c'est la fin du monde !
 — C'est comme je te le dis, ma pauvre amie ; comme tu as voulu tout savoir... voilà l'affaire !

— Oh ! ces hommes !... Mais qu'est-ce que cette municipalité, je t'en prie, peut bien avoir pour mettre ainsi le nez sous le couvercle de nos cafetières ?

— C'est ainsi.
 — Alors qu'allons-nous devenir sans notre goutte de café ?...

— Je n'y puis rien.
 — Eh ! ne dis pas ça, Vincent. Entre vous autres, vous vous tenez tous par la main. La municipalité ferait bien mieux, m'est avis, de canceler vos demi-pots et vos quartettes, plutôt que de se mêler de dérouter nos quatre heures et de nous priver de nos plus jolis moments. Oh ! ces hommes ! ces hommes ! est-il permis !

— Ah ! ah ! ma guérite (il l'appellait ainsi dans les jours d'orage), ma guérite, prends garde, calme-toi.

— Et puis, Vincent, note bien que ça ne se passera pas comme ça, sans qu'on se rebiffe. Vous ne les aurez pas facilement nos cafetières. C'est moi qui vous le dis... Saperlotte ! On a du sang.

Sur ces propos, Griton, sans autre, saisit un gros panier, dans lequel il n'y avait rien du tout, et s'élança du côté de la porte.

— Mais où vas-tu ?
 — C'est mon affaire... Je vais voir si Suzette est chez elle.

— Marguerite ! souviens-toi de ce que tu m'as promis : pas un mot de tout ceci à âme qui vive dans le village, s'il te plaît.

— T'inquiète ! Pas n'est besoin de tant me le recommander, répliqua vivement la femme de l'huissier, en passant la porte et en la bourrant sur ses talons.

* * *

Et voilà notre fouguese Griton qui s'élança dans la rue du village, comme poussée par un vent d'orage, ayant sa coiffure de travers, ses cheveux ébouriffés, marchant droit devant elle, sans rien voir, le cœur plein de pensées on peut dire « révolutionnaires » : « Ah ! notre café, nos cafetières !... peut-on ! municipaux de misère, va ; on va vous... » Et ne va-t-elle pas se cogner le nez, au contour d'un trottoir, contre Suzette, la femme du garde-champêtre, qui, justement, descendait en courant la ruelle de la laiterie.

— Aïe ! De ma vie, quel pétard ! s'écria celle-ci. Quel coup de borman !... Mais, de grâce, où camines-tu de la sorte, pour ne pas regarder devant toi t'embaumer ainsi ?

— Ah ! c'est toi, Suzette... j'allais justement te voir. Si tu savais ce que j'ai par la tête...

— Et quoi donc ? dit Suzette, en essayant avec son mouchoir l'impression très chaude qu'avait produite sur son visage ce choc imprévu... Quoi donc ?

— Viens vite avec moi, Suzette, vite, jusqu'à la croisée, là-bas, et je te dirai tout.

— Jusqu'à la croisée... Et pourquoi faire ?
 — Viens toujours ; tu ne sauras rien jusque là.

Au bout de cinq minutes, nos deux commères arrivèrent très essouffées au carrefour désigné.

— Mais quelle tracée, ma pauvre Marguerite ! De grâce, que se passe-t-il ?? Tu as l'air tout affolée.

— Il y a bien de quoi, certes ! puisqu'un grand malheur nous menace.

— Pas possible !... La guerre ?
 — Oh ! si ce n'était que ça.
 — Des procès ?
 — Bien pis !
 — Quoi donc ?

— Dès demain, par décision de la municipalité, nous ne devrons plus acheter de café...

— Horreur !
 — Toutes les cafetières du village seront annulées...

— Misère !
 — Et huit délégués avec dix gendarmes passeront dans les maisons faire une visite domiciliaire et poser les scellés...

— Sur ?
 — Sur toutes nos cafetières... Et c'est ainsi, ma pauvre Suzette, que nous allons boire, ces jours nos dernières gouttes de café...

— Nos dernières gouttes de café !... Oh ! non ! c'est trop fort ! Mais, de grâce, où et comment as-tu appris tout cela ?

— C'est mon Vincent qui me l'a dit, mais en me faisant promettre de n'en rien dire dans le village ; voilà pourquoi je t'ai fait courir ici, en dehors, à la croisée, pour te vider mon cœur et t'avertir...

— Seigneur quelle affaire !
 — A présent, ma Suzette, il s'agit de se bouger et de ne pas se laisser faire comme des bédoumes. Courons au plus pressé. Pour moi, je vais rentrer chez moi afin que mon Vincent ne se doute de rien. Quant à toi, tu vas courir avertir toutes les femmes du village. Quand tu en auras vu trois, toutes les autres seront de suite renseignées. Tu leur diras de cacher immédiatement toutes leurs cafetières et tous leurs moulins à café... Hardi ! P'chons-nous !

— Mais, Marguerite, puisque les municipaux doivent venir inspecter nos maisons pour mettre les scellés, il me semble que toute notre peine sera bien inutile. Ces messieurs trouveront tout ce qu'ils cherchent.

— Pauvre Suzette ! bécasse que tu es ! nous n'allons pourtant pas, étant averties, laisser bêtement nos cafetières dans nos cuisines. Quand on a du sang, on se défend.

— Mais où les mettre alors, toutes ces cafetières ?

— Eh ! ma pauvre ! loin des yeux et de la lumière ! Hâtons-nous d'aller les cacher dans les champs, au jardin, à la vigne, dans les bois, en terre, sous des fagots, dans le four, dans nos bahuts, sous nos jupes, — pardi ! — dans nos paillasses, — nom de sort ! — partout enfin où nous trouverons des cachettes. Des femmes d'attaque ne doivent jamais se laisser faire. On a du sang, encore une fois !

— Et on tient à son café, n'est-ce pas, ma chère Marguerite ? Mon Dieu, que tu as d'escient ! On voit bien que tu descends des Zinguenots de la grande soufferte... Respect pour toi ! A toi seule, pour tirer d'affaire un village, tu en saurais pour le coup plus que tout le Conseil communal.

(A suivre).

A. Cérésolle.

POMPES FUNEBRES NOUVELLES
 PL. CENTRALE 1 LAUSANNE
 TÉLÉPH. 23 868/23 869
 TOUTES FOURNITURES
 FORMALITÉS-TRANSPORTS
 MAISON VAUDOISE HORS-TRUST

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
 Tél. 34.366
 Achat — Vente — Echange
 Envois à choix à collectionneurs.
 Catalogues, Fournitures philatéliques.

Epatant!!!
 Un seul... « DIABLERETS », double l'appétit!!!
 Que désirer d'autre ???

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.